

Les correspondances à l'épreuve du temps. Walter Benjamin, collectionneur de lettres

Briefwechsel auf der Probe der Zeit. Walter Benjamin als Briefsammler

Correspondences in the process of time. Walter Benjamin as a letter collector

Sonia Goldblum



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/728>

DOI : 10.4000/ceg.728

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 18 novembre 2016

Pagination : 195-207

ISBN : 979-10-320-0087-8

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Sonia Goldblum, « Les correspondances à l'épreuve du temps. Walter Benjamin, collectionneur de lettres », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 71 | 2016, mis en ligne le 18 mai 2018, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/728> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.728>

Les correspondances à l'épreuve du temps

Walter Benjamin, collectionneur de lettres

Sonia GOLDBLUM

Université de Haute-Alsace (Mulhouse)

Aborder l'œuvre de Walter Benjamin sous l'angle de la correspondance permet d'embrasser deux pans importants de son œuvre. Son activité épistolaire doit, d'une part, être comprise comme un laboratoire de la pensée. De fait, ses propres lettres offrent une entrée privilégiée dans sa production théorique. Il est un fervent épistolier, si bien que sa correspondance occupe six tomes, ces derniers ayant été publiés aux éditions Suhrkamp¹. D'autre part, son rapport à la lettre est aussi celui d'un collectionneur qui sauve les correspondances des siècles passés, non seulement parce qu'elles constituent un document précieux, mais aussi parce que Benjamin accorde un poids privilégié à la lecture après-coup, en quelque sorte « seconde », des correspondances², comme il l'évoque dans la lettre à Ernst Schoen du 19 septembre 1919³. C'est avant tout un rapport particulier à la temporalité et à l'histoire qui se dégage de cette lettre, laquelle semble à bien des égards programmatique et représentative du recueil de lettres intitulé *Deutsche Menschen* que Benjamin publie en 1936 à Lucerne sous le pseudonyme de Detlef Holz⁴.

C'est sur ce recueil que porteront essentiellement les développements qui vont suivre, et ce afin d'éclairer sous quel angle la temporalité y a été conçue par l'auteur. Notre propos s'articulera autour de deux axes. Le premier découle du constat qu'il n'est pas si fréquent qu'un épistolier s'intéresse à une telle « lecture seconde » des lettres. La conscience du décalage entre la lecture de la lettre par son destinataire et celle qui sera faite *a posteriori* est bien souvent l'apanage des chercheurs, si ces derniers entreprennent d'analyser des correspondances⁵.

-
1. Walter Benjamin, *Gesammelte Briefe*, hrsg. von Christoph Götde et Henri Lonitz, vol. I-VI, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1995-2000. Il existe une traduction française de la première édition en deux volumes des lettres de Benjamin : Walter Benjamin, *Correspondance I et II*, édition établie et annotée par Gershom Scholem et Theodor W. Adorno, traduite par Guy Petitdemange, Paris, Aubier, 1979.
 2. Nous entendons par lecture seconde celle à laquelle se livre *a posteriori* celui à qui une lettre ou une correspondance n'était pas principalement adressée.
 3. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, vol. II, p. 46-49.
 4. Walter Benjamin, *Deutsche Menschen. Eine Folge von Briefen*. Auswahl und Einleitungen von Detlef Holz, Luzern, Vita Nova Verlag, 1936.
 5. Dans un texte intitulé « Auf der Spur alter Briefe », Benjamin exprime d'ailleurs ses regrets quant au fait que la lecture des lettres des grands auteurs soit bien souvent réservée aux chercheurs. Une des sources du projet *Deutsche Menschen* doit être cherchée dans les implications de ce

Chez Benjamin, cette conscience est particulièrement affûtée et elle confère au discours épistolaire un rapport à la temporalité singulier, qui permet de jeter un pont entre les époques et constitue pour nous un second axe de réflexion⁶. Il conviendra de revenir sur la genèse de ce projet tout en tentant de répondre aux interrogations qu'il soulève. Ces dernières porteront notamment sur le statut de la citation, sur la dimension politique du recueil et le rapport de la situation particulière de l'exil de Benjamin avec la collection de lettres qu'il propose en 1936, et enfin sur la figure du collectionneur à laquelle il consacre par ailleurs bon nombre d'analyses et qui constitue une clé de la lecture qu'il donne de ces lettres et de la démarche qui préside à l'élaboration de cette anthologie⁷.

Une lecture après coup

L'intérêt de Walter Benjamin pour la lettre comme mode d'écriture se manifeste autant dans sa propre pratique épistolaire, qui est pour lui, à en croire Gert Mattenklott, une forme d'accomplissement de la relation amicale⁸, que dans sa lecture des correspondances. Benjamin lisait beaucoup de correspondances des grands auteurs et rendait d'ailleurs régulièrement compte de ces lectures dans ses propres lettres. Les considérations les plus marquantes concernant ce type de lecture et ses implications se trouvent dans la lettre à Ernst Schoen datée du 19 septembre 1919. Ces considérations étaient suffisamment importantes aux yeux de Benjamin pour qu'il tienne à les reprendre, sous une forme à peine plus développée, dans un court texte intitulé « Man unterschätzt heute Briefwechsel⁹ » :

An das Thema: Briefwechsel ließen sich verschiedene Digressionen anschließen. Erstens darüber, wie sehr diese unterschätzt werden, weil sie auf den schiefen Begriff des Werkes und der Autorschaft bezogen werden, während sie dem Bezirk des «Zeugnisses» angehören, dessen Beziehung auf ein Subjekt so bedeutungslos ist, wie die Beziehung irgend eines pragmatisch-historischen Zeugnisses (Inscript) auf die Person seines Urhebers. Die Zeugnisse

constat. Cf. Walter Benjamin, « Auf der Spur alter Briefe », in *id.*, *Deutsche Menschen*, hrsg. von Momme Brodersen, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 2008, p. 117-120, ici p. 117.

6. Cette dimension est évoquée tout particulièrement dans la lettre à Ernst Schoen précédemment évoquée. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, vol. II, p. 46-49.

7. Au sujet du collectionneur, on renverra naturellement à l'article sur Eduard Fuchs : Benjamin, « Eduard Fuchs, der Sammler und der Historiker », in *id.*, *Gesammelte Schriften*, hrsg. von Rolf Tiedemann und Hermann Schweppenhäuser, vol. II, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1991, p. 465-505. La liasse H du projet sur les passages est également consacrée à cette figure : Benjamin, « Der Sammler », in *Gesammelte Schriften*, vol. V, p. 269-280. Pour le sujet qui nous intéresse et qui a davantage trait au rapport aux livres, les réflexions que Benjamin élabore sur la constitution d'une bibliothèque sont d'un intérêt plus immédiat : Walter Benjamin, « Ich packe meine Bibliothek aus. Eine Rede über das Sammeln », in *id.*, *Gesammelte Schriften*, vol. IV, p. 388-396.

8. Gert Mattenklott, « Briefe und Briefwechsel », in Burkhardt Lindner (Hrsg.), *Benjamin-Handbuch : Leben – Werk – Wirkung*, Stuttgart, Metzler, 2006, p. 680-687, ici p. 682.

9. Benjamin, « Man unterschätzt heute Briefwechsel », in *Gesammelte Schriften*, vol. VI, p. 95.

gehören zur Geschichte des *Fortlebens* eines Menschen und eben, wie in das Leben das Fortleben mit seiner eignen Geschichte hineinragt, läßt sich am Briefwechsel studieren¹⁰.

Dans ce texte, Benjamin se place dans la perspective du lecteur second pour qui la dimension communicationnelle ou intersubjective de la lettre ne joue qu'un rôle « négligeable ». Son opinion est que cette conception subjective de la lettre, qui a certes du sens pour celui auquel elle est destinée, ne serait pas légitime pour la lecture *a posteriori*, et que cela justifierait le fait que les correspondances ne soient pas considérées à leur juste valeur. Nous constatons d'ailleurs que les chercheurs inclinent effectivement très souvent à rapporter la correspondance des auteurs à leur œuvre, et de ce fait, à la considérer comme relevant des écrits dits mineurs (à quelques exceptions près, au nombre desquelles on comptera par exemple la correspondance de M^{me} de Sévigné ou certaines parties de la correspondance de Kafka). Au demeurant, même Benjamin ne fait pas exception à cet égard, puisque ses lettres ne font pas l'objet de l'intérêt qu'elles méritent et ne servent souvent aux chercheurs, ainsi que le déplore Gert Mattenklott, que comme un « réservoir d'informations¹¹ ».

L'intérêt de Benjamin pour la correspondance d'autres auteurs est d'un ordre tout différent. La lecture après coup lui permet, par l'évacuation de la dimension auctoriale, qui la confine dans un élément subjectif, de dégager la lettre la situation de communication dans laquelle elle a été produite et d'en faire un « témoignage » (« *Zeugnis* »), un élément de « survivance » (« *Fortleben*¹² »). La lecture seconde de la lettre permet pour ainsi dire de la détacher de son auteur et de lui faire perdre son caractère contingent, lié à un contexte interpersonnel donné. On retrouve ici la méfiance envers la dimension communicative du langage que Benjamin exprime dans « La tâche du traducteur¹³ » et dans « Sur le langage en général et sur le langage humain¹⁴ », pour le motif qu'elle relèverait d'une conception bourgeoise du langage¹⁵. La question du témoignage mise en

10. Lettre de Benjamin à Ernst Schoen, datée du 19 septembre 1919, *Gesammelte Briefe*, vol. II, p. 47-48.

11. Gert Mattenklott, « Benjamin als Korrespondent, als Herausgeber von ‚Deutsche Menschen‘ und als Theoretiker des Briefes », in Klaus Garber/ Ludger Rehm (Hrsg.), *Benjamin Global 1*, München, Wilhelm Fink, 1999, p. 575-582, ici p. 575.

12. Lettre de Benjamin à Schoen, 19 septembre 1919, *Gesammelte Briefe*, vol. II, p. 47-48.

13. Benjamin, « Die Aufgabe des Übersetzers », in *Gesammelte Schriften*, vol. IV 1, p. 921.

14. Benjamin, « Über Sprache überhaupt und über die Sprache des Menschen » [1916], in *Gesammelte Schriften*, vol. I, p. 140-157, ici p. 144 : « Diese Ansicht ist die bürgerliche Auffassung der Sprache, deren Unhaltbarkeit und Leere sich mit steigender Deutlichkeit im folgenden ergeben soll. Sie besagt: Das Mittel der Mitteilung ist das Wort, ihr Gegenstand die Sache, ihr Adressat ein Mensch. ».

15. *Ibid.* Ce que Benjamin entend ici par « conception bourgeoise » du langage renvoie d'une part à une vision instrumentale, dans laquelle on comprend la parole comme un moyen de communiquer un contenu à un destinataire. Cela renvoie d'autre part à une vision qui nie ou du moins néglige la dimension théologique que Benjamin confère au langage et par laquelle toute parole humaine renvoie toujours à Dieu, indépendamment de la personne à laquelle elle s'adresse ainsi que de son contenu objectif.

avant par Benjamin renvoie à ce que les lettres disent d'une époque ou d'un événement que chacune d'elles contribue à éclairer et à mettre en perspective¹⁶.

Pour Benjamin, le caractère documentaire de la lettre ne renvoie pas seulement à « des informations sur les situations sociales ou psychiques¹⁷ », mais aussi à une forme de décalage entre la temporalité de la lecture et celle de l'écriture, qui selon lui caractérise la survie des êtres (« Fortleben ») et sans doute également la lecture après coup de la lettre. En effet, comme le montre le passage cité ci-après, pour le lecteur second, qui ne découvre une correspondance que beaucoup plus tard, la lecture permet de voir se dérouler le temps à une vitesse accélérée, à la manière de ces petits livres dont les dessins s'animent quand on en fait défiler les pages avec le pouce. *Mutatis mutandis*, c'est le sens du propos que développe Walter Benjamin au sujet de la lecture de correspondances dans la même lettre à Ernst Schoen :

[...] die Briefe, wie man sie hintereinander in den kürzesten Abständen liest, verändern sich objektiv, aus ihrem eigenen Leben. Sie leben in einem andern Rhythmus als zur Zeit da die Empfänger lebten, und auch sonst verändern sie sich¹⁸.

Ce qui intéresse Benjamin dans le genre épistolaire, ce ne sont pas les informations que fournit la lettre sur un auteur, mais plutôt le fait que, par la lecture seconde de ces textes, deux plans temporels se télescopent, celui de la vie de l'épistolier telle qu'elle se manifeste dans l'écriture et celle de la survie que la lecture seconde ajoute à la première¹⁹. La remarque que nous venons de citer renvoie à la possibilité qu'a le lecteur second de lire l'une après l'autre plusieurs lettres qui ont été envoyées à des moments différents. Par cette lecture, les lettres s'autonomisent : elles deviennent lisibles comme une sorte de roman à clefs, dégagées des contingences liées à leur contexte de production et à leur auteur. Ces réflexions constituent justement une clef de lecture capitale pour le projet « *Deutsche Menschen*²⁰ ».

16. Benjamin, *Deutsche Menschen*, [note 5], p. 115.

17. Mattenklott, « Briefe und Briefwechsel », p. 683 : « Quelle oder Dokument von Informationen über soziale oder psychische Verhältnisse. »

18. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, vol. II, p. 48.

19. Benjamin parle pour sa part, d'une condensation, d'une compression du temps qui découle de la lecture des correspondances : « Für die Nachkommenden verdichtet sich der Briefwechsel eigentümlich ». *Ibid.*

20. Cette option de lecture mériterait sans doute de prendre en compte d'autres aspects de la correspondance de Benjamin, avec laquelle les *Deutsche Menschen* entrent en écho. Comme l'écrit Detlev Schöttker : « [Den Texten der *Deutschen Menschen* können] Kontexte aus Benjamins Briefen zugeordnet werden, die die Anspielungen bestätigen oder veranschaulichen, so daß die Briefanthologie als ein epistolographischer Metakommentar zum eigenen Briefwerk und dem dahinterstehenden Leben aufzufassen ist. » Malheureusement cette intuition n'est pas suivie de beaucoup de développements dans le texte de Schöttker, elle mériterait donc d'être reprise et poursuivie de manière systématique, ce que nous ne pouvons pas non plus faire ici. On peut d'ores et déjà se demander s'il est pertinent d'assigner au méta-commentaire une direction unique. En effet, il semble bien que *Deutsche Menschen* se présente comme une illustration de la lettre à Schoen, mais cela n'exclue aucunement le fait que l'anthologie commente également la correspondance. Il serait donc peut-être plus judicieux d'évoquer un système d'échos qui se répondent, comme c'est bien souvent le cas quand on observe les rapports que des lettres à fort

Deutsche Menschen, retour sur la naissance d'un livre

La publication en 1936, à Lucerne chez Vita Nova, des vingt-cinq lettres qui constituent *Deutsche Menschen. Eine Folge von Briefen* est le résultat d'un processus, qui croise deux centres d'intérêts marqués chez Benjamin, les correspondances dont il est un lecteur fervent, nous l'avons déjà dit, et les anthologies, qu'il lit, commente et produit²¹. Au nombre des anthologies qui ont précédé *Deutsche Menschen* dans l'œuvre de Benjamin, on compte « Vom Weltbürger zum Großbürger » : éditée en 1932 avec Willy Haas dans la revue *Die literarische Welt*, cette anthologie reconstitue l'évolution et la décadence de la bourgeoisie et, par regroupement thématique, réunit les plus grands noms de la culture allemande (y sont représentés entre autres, J. Grimm, Herder, Kant, Hegel, J. Burckhardt, Schopenhauer, etc.)²². Chaque texte est accompagné d'une (parfois très) brève biographie de l'auteur présenté et d'un commentaire. Pour *Deutsche Menschen*, Benjamin procède de la même façon. Il ne fournit pas de biographie des auteurs, mais chaque lettre est accompagnée d'un commentaire plus ou moins long, parfois pour contextualiser le texte choisi, parfois pour en offrir une analyse philologique très pointue, comme c'est le cas pour la lettre de Goethe à Moritz Seebeck du 3 janvier 1832²³. La publication ayant commencé dans la *Frankfurter Zeitung*, la première lettre y fut insérée le 31 mars 1931 et, sur un rythme irrégulier mais de manière continue, six lettres furent publiées à la une du journal entre mars et mai 1931²⁴. Après une courte interruption de deux mois, il y eut une seconde série, qui fut ensuite arrêtée. La rédaction du quotidien proposa à Benjamin de publier ces lettres sous forme de livre. Mais ce dernier n'était pas prêt à publier une anthologie aussi courte. On trouve dans ses papiers des notes intitulées « Memorandum zu den sechzig Briefen » qui donnent une idée de l'ampleur qu'il voulait donner au projet²⁵. Dans une lettre à Gershom Scholem, il indique qu'il serait ridicule de publier moins de

contenu théorique entretiennent avec une œuvre elle-même théorique. Cf. Detlev Schöttker, « Erfahrung und Nüchternheit. Zur selbstreferenziellen Darstellungsweise », in Barbara Hahn/ Erdmut Wizisla (Hrsg.), *Walter Benjamins 'Deutsche Menschen'*, Göttingen, Wallstein, 2008, p. 81-90, ici p. 85.

21. Pour plus d'informations sur le rapport entre les *Deutsche Menschen* de Benjamin et les anthologies de son temps, voir Michael Diers, « Eindbandlektüre fortgesetzt. Zur politischen Physiognomie der Briefanthologie », in Hahn/ Wizisla, *Benjamins 'Deutsche Menschen'*, p. 23-45. Benjamin est aussi un admirateur fervent des 'correspondances' de Baudelaire, qui évoquent une autre forme de télescopage, non plus temporelle, mais sensorielle.
22. Benjamin, « Vom Weltbürger zum Großbürger. Aus deutschen Schriften der Vergangenheit », in *Gesammelte Schriften*, vol. IV. 2, p. 815-862, ici p. 815. Ce texte a paru en 1932 dans la revue *Die literarische Welt*, il a été établi en collaboration avec Willy Haas et il s'agit d'un travail parallèle à l'élaboration de *Deutsche Menschen*.
23. Benjamin, *Deutsche Menschen*, p. 210-212.
24. Momme Brodersen, « Die Entstehung der 'Deutschen Menschen' », in Hahn/ Wizisla, *Benjamins 'Deutsche Menschen'*, p. 7-22, ici p. 12.
25. Benjamin, « Memorandum zu den sechzig Briefen », in *id.*, *Gesammelte Schriften*, vol. IV, p. 949-950.

cent lettres²⁶. Benjamin tente ensuite à plusieurs reprises de trouver un éditeur pour le projet, ce qui s'avère d'autant plus difficile après l'arrivée d'Hitler au pouvoir si bien que, dans une lettre à Scholem, il évoque ce projet comme faisant partie de ses « livres détruits » (*zerschlagene Bücher*)²⁷. C'est durant l'été 1936 que Benjamin prend contact avec *Vita Nova* à Lucerne par le biais d'un ami, le théologien Karl Otto Thieme, et les *Deutsche Menschen* paraissent dès le mois d'octobre.

Benjamin fait précéder les 25 lettres d'une épigraphe et d'une introduction. Voici la version de l'épigraphe qui a été retenue pour la publication :

Von Ehre ohne Ruhm
Von Größe ohne Glanz
Von Würde ohne Sold

Pour que le livre puisse circuler en Allemagne, il fallait que l'auteur évite toute intention politique explicite, et ce qui se dégage de cette épigraphe est l'affirmation d'une forme de grandeur et de dignité, dénuée de toute prétention. Le pseudonyme est le même que celui sous lequel Benjamin avait entrepris de publier les lettres dans la *Frankfurter Zeitung* et l'épigraphe indique une des intentions de l'auteur, celle de montrer les grands auteurs (Kant, Goethe, Keller, Nietzsche, Hölderlin ou W. Grimm) au sein de leur famille ou confrontés aux difficultés de la vie. Ces thématiques souvent tout à fait quotidiennes contribuent à donner au recueil son caractère énigmatique, mais elles sont dotées d'une portée politique dans la mesure où elles se dirigent en fait contre la canonisation et l'héroïsation des grands auteurs de la tradition allemande, avec tout le sens que cela pouvait avoir au milieu des années 1930²⁸. Cet objectif de sauvetage de la culture allemande, exprimé par Benjamin, ressort clairement d'autres écrits évoquant cette anthologie, comme cette lettre du 4 août 1936 à Thieme :

Ich glaube, dass das Buch in Deutschland einen weiten Kreis von Lesern aus denjenigen Schichten gewinnen kann, die sich von der gegenwärtig dort verbreiteten Produktion fern halten. Ihnen könnte das Buch hoch willkommen sein, ihnen es erreichbar zu machen, wäre mir durch ein Pseudonym nicht zu teuer erkauft²⁹.

Et c'est bien comme acte de résistance que le livre a été lu dans certains cercles. En témoigne ce compte rendu d'Armin Kesser, datant de 1937 et paru dans le *Luzerner Tageblatt* :

Unter dem Einfluß der nationalsozialistischen Propaganda hat das Wort ‚deutsch‘ für die Weltöffentlichkeit einen drohenden und finsternen Klang bekommen. Die lebenswerten

26. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, vol. IV, p. 68. Benjamin ne précise cependant pas pour quelle raison cela serait ridicule ni quel modèle lui impose le volume de cette anthologie.

27. Lettre de Walter Benjamin à Gershom Scholem du 24 octobre 1935, *Gesammelte Briefe*, vol. V, p. 189.

28. Walter Benjamin, « Auf der Spur alter Briefe », [note 5], p. 942. Au sujet de la manière dont Benjamin s'oppose dans les *Deutsche Menschen* à la fois au pathos et à l'objectivité, voir Günter Oesterle, « Erschriebene Gelassenheit. Kompositionsprinzipien », in Hahn/ Wizisla, *Benjamins 'Deutsche Menschen'*, p. 91-110.

29. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, vol. V, p. 343-344.

Erinnerungen an Kunst und Philosophie sind aus ihm gewichen und an ihre Stelle ist die Vision eines ‚Volkes in Waffen‘, einer alles erschreckenden gepanzerten Militärmacht getreten. Wir freuen uns daher einer Publikation, die dem Missbrauch des Wortes ‚deutsch‘ [...] entgegentritt³⁰.

Ce recueil peut en effet être compris comme s'inscrivant en contrepoint de l'image de l'Allemagne et des Allemands telle que l'entendait le régime nazi. En ce sens, il s'agit bien d'une œuvre de résistance, qui porte aussi, nous aurons l'occasion d'y revenir, la marque de l'exil³¹.

Dans son article qui examine les particularités du texte des *Deutsche Menschen* et les différentes éditions dont ce texte a fait l'objet, Barbara Hahn signale que toutes celles qui ont suivi l'édition originale de 1936 ne respectent pas les indications que Benjamin avait données pour la première édition³². De plus, elles ont tenu à corriger certaines incohérences, notamment sur le plan de la chronologie, qui ont été prises pour des erreurs, alors que Hahn les lit bien plutôt comme des indices signifiants que Benjamin laisse au lecteur attentif le soin de déchiffrer. Ces erreurs dues à une politique éditoriale interventionniste qui caractérisait également la première édition des œuvres complètes de Benjamin sont corrigées dans le volume consacré aux *Deutsche Menschen* en 2008 : dans l'édition critique des œuvres de Benjamin, ce volume livre un commentaire substantiel ainsi qu'un appareil documentaire conséquent et rétablit les particularités qui avaient été souhaitées par l'auteur³³.

Croisement des voix et de la temporalité dans *Deutsche Menschen*

Benjamin rassemble donc de façon chronologique 25 lettres écrites entre 1783 et 1883, et clôt son introduction par une citation de Goethe qui s'achève ainsi :

[...] wir werden, mit vielleicht noch Wenigen, die Letzten seyn einer Epoche, die so bald nicht wiederkehrt³⁴.

30. Cité d'après Momme Brodersen, « Anthologien des Bürgertums », in Lindner, *Benjamin-Handbuch* [note 8], p. 437-450, ici p. 446.

31. Au sujet de la dimension politique de l'ouvrage, voir James McFarland, « Die Kunst in anderer Leute Köpfe zu denken. *Deutsche Menschen* als politisches Projekt », in Hahn/ Wizisla, *Benjamins ‚Deutsche Menschen‘*, p. 121-131. Pour McFarland, l'idée du sauvetage est centrale pour comprendre le projet politique que Benjamin réalise par le biais de cette anthologie (*ibid.*, p. 123).

32. Barbara Hahn, « Die Folgen eines seltsamen Buches », in Hahn/ Wizisla, *Benjamins ‚Deutsche Menschen‘*, p. 68-81. Une de ses caractéristiques marquantes concerne la première lettre, celle de Karl Friedrich Zelter au chancelier von Müller, qui annonce la mort de Goethe. Dans l'édition originale, comme dans celle de Brodersen, elle suit directement l'avant-propos et dispose donc d'un statut particulier. Elle est séparée des autres lettres par une table des matières, qui se contente de désigner l'expéditeur et le destinataire des lettres, sans indication de date ni de numéro de page.

33. Benjamin, *Deutsche Menschen*, hrsg. von Momme Brodersen, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 2008.

34. *Ibid.*, p. 149.

On s'accordera sans peine sur la dimension programmatique de cette citation, qui consigne la fin d'une époque, mais il importe d'ajouter qu'elle s'intègre dans une stratégie d'écriture tout à fait caractéristique des commentaires contenus dans *Deutsche Menschen*. Benjamin y fait en effet un usage si constant et si massif de la citation que son propre discours se fonde dans celui des auteurs qu'il cite ou se l'approprie d'une manière qui les rend indissociables.

En intercalant des commentaires, qui renvoient eux-mêmes à d'autres lettres, Benjamin entremêle sa voix avec celle des épistoliers dont il rassemble les lettres dans ce livre. Par là même, il fait de cette anthologie une œuvre foncièrement polyphonique, qui d'une certaine façon anticipe l'idée qui a été développée par Roland Barthes dans un célèbre article de 1968 intitulé « La mort de l'auteur ». Car ce discours collectif ne peut plus être attribué à une instance auctoriale précisément définie : aux voix des épistoliers dont les lettres sont contenues dans le recueil vient s'ajouter la voix de nombreux autres qui ne sont, eux, représentés que par une citation plus ou moins longue. De cette manière, Benjamin sauve une partie du « matériel fragmenté » (*zerschlagenes Material*) qui devait constituer le recueil de soixante lettres ou plus, qu'il prévoyait au départ et qu'il évoque dans le *Memorandum zu den sechzig Briefen*³⁵. Il fait ainsi émerger un dialogue de grande envergure qui convoque tout un pan de la tradition littéraire et philosophique allemande. Parfois ces citations d'autres auteurs renvoient à une lettre dont la thématique est apparentée : ainsi une lettre écrite par Lessing à l'occasion du décès de sa femme, que Benjamin évoque dans son commentaire, fait-elle écho à une lettre de Lichtenberg³⁶. Parfois, Benjamin cite également la missive à laquelle l'épistolier répond, pour permettre au lecteur de mieux comprendre le contexte, comme dans l'introduction de la lettre de Wilhelm Grimm à Jenny von Droste-Hülshoff où figurent de larges extraits de la lettre qui l'a occasionnée³⁷. On retrouve donc dans la pratique de Benjamin l'idée développée dans sa lettre à Ernst Schoen que nous avons mentionnée plus haut, à savoir que les lettres se détachent de leurs auteurs et participent à une forme de survivance dénuée de subjectivité. Les textes ici rassemblés et les citations qui contribuent à les introduire et les commenter constituent pour ainsi dire un prolongement du recours au pseudonyme mais par d'autres moyens : Benjamin, réduit au silence à cause de l'impossibilité dans laquelle il se trouve de publier en Allemagne sous son propre nom, fait parler d'autres auteurs à sa place et adopte la position modeste du commentateur, il écrit en quelque sorte sous un pseudonyme.

Benjamin lui-même a réfléchi à la fonction de la citation dans son œuvre, et notamment dans le cadre de son projet sur les passages parisiens. Adorno rend compte de cette réflexion et de la méthode qui en découle dans une lettre à Scholem, dans laquelle il se montre par ailleurs assez sceptique à l'égard de ce procédé :

35. Benjamin, « Memorandum zu den sechzig Briefen », p. 949-950.

36. Benjamin, *Deutsche Menschen*, p. 153.

37. *Ibid.*, p. 198.

[...] die Arbeit rein zu ‚montieren‘, das heißt, so aus Zitaten zusammenzusetzen, daß die Theorie herausspringt, ohne daß man sie als Interpretation hinzuzufügen bräuchte³⁸.

Dans *Deutsche Menschen*, la citation est mise au service non de la théorie, mais de l'interprétation, ou du moins du commentaire. Et cette question nous renvoie, si l'on suit des auteurs tels que Schöne, Ernst Seifert, ou même Scholem, au lien entre l'interprétation de Benjamin et l'herméneutique rabbinique pour l'exégèse des textes sacrés³⁹. Schöne voit même dans cette inspiration la dimension politique du texte de Benjamin, en s'appuyant sur le lien qui existe entre la tradition rabbinique, qui a fait naître l'herméneutique juive, et l'expérience de l'exil⁴⁰. En effet, cette manière de commenter un texte en le mettant en relation avec un autre, ce qui dans le midrash repose sur l'analogie, la métaphore, parfois sur le jeu de mots, constitue une des caractéristiques majeures de l'interprétation talmudique, dont un des fondements est l'adage selon lequel « il n'y a pas d'avant ni d'après dans la Torah ». Cela signifie qu'au-delà de toute chronologie, chaque texte peut servir à en éclairer un autre, même s'ils n'entretiennent pas de liens objectifs.

Le fait que Benjamin choisisse la citation comme modèle d'interprétation, appelle plusieurs remarques. Premièrement, elle signale l'appartenance de Benjamin à ce que Stéphane Mosès nomme la « modernité critique », qu'il oppose à la « modernité normative » et qui fait un usage tout à fait particulier de la tradition juive, dont elle reprend certaines formes, sans conserver de connaissance profonde des textes et des traditions⁴¹. Cette « modernité critique » se révèle ici dans les traces de l'exégèse rabbinique que l'on peut déceler au cœur du rapport que Benjamin entretient avec les textes qu'il commente, qui ne sont pas des textes sacrés. Le propre de la modernité critique réside dans sa capacité, par un procédé de décalage fécond, à mettre en lien la tradition juive et la modernité, procédé qui relève également du sauvetage, puisque le commentaire saturé de

38. Lettre du 9 mai 1949 d'Adorno à Scholem, in Benjamin, *Gesammelte Schriften*, vol. V. 2, p. 1072. Voir aussi A. Schöne qui met cette remarque en relation avec ce que Brecht – dont l'influence sur Benjamin n'est plus à démontrer – écrit dans l'une des *Histoires de monsieur Keuner* intitulée « Originalität », à savoir qu'il plaide en faveur de l'art de la citation par opposition aux œuvres que les auteurs se piquent d'écrire seuls et indépendamment de tout prétexte : Albrecht Schöne, « Diese nach jüdischem Vorbild erbaute Arche », in Stéphane Mosès/ Albrecht Schöne (Hrsg.), *Juden in der deutschen Literatur, ein deutsch-israelisches Symposium*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1986, p. 350-365, ici p. 353.

39. Schöne évoque la dimension midrashique du projet de Benjamin (*ibid.*, p. 357) et renvoie à l'article suivant : Ernst Seifert : « *Deutsche Menschen*. Vorläufiges zu Walter Benjamins Briefanthologie », *Jahrbuch des Instituts für Deutsche Geschichte der Universität Tel-Aviv*, vol. 1, 1972, p. 159. Scholem signale que la catégorie de la Révélation est intimement liée chez Benjamin à l'acte de commenter : Gershom Scholem, « Walter Benjamin », in *id.*, *Judaica* 2, 1970, Frankfurt a.M., Suhrkamp, p. 193-227, ici p. 222.

40. Au sujet du lien entre théologie et politique chez Benjamin, on renverra aux « thèses » sur le concept d'histoire, et notamment à la première qui, par une allégorie, associe théologie et matérialisme historique : Benjamin, « Über den Begriff der Geschichte », in *id.*, *Gesammelte Schriften*, vol. I, p. 693-704.

41. Stéphane Mosès, *Un retour au judaïsme. Entretiens avec Victor Malka*, Paris, Seuil, 2008, p. 55-67.

citations cache encore d'autres textes qui viennent s'ajouter au texte des lettres. Deuxièmement, et ce point est indissociable du premier, Benjamin montre, si l'on suit cette hypothèse d'une dimension midrashique du commentaire, comment la culture juive peut féconder la pensée allemande, en la soumettant à un type d'interprétation qui lui est étranger, mais qui, dans ce contexte dramatique, contribue à son sauvetage. Cet aspect est également présent dans les dédicaces que Benjamin destine à ses amis ou à sa famille⁴² ; il s'y combine avec la question déjà évoquée du sauvetage. Par exemple, dans la dédicace qu'il destine à sa sœur Dora :

Diese nach jüdischem/ Vorbild erbaute Arche/ für Dora/ Von Walter⁴³

On retrouve la métaphore de l'arche dans les dédicaces qu'il destine à Gershom Scholem et à Siegfried Kracauer. Dans ces deux dernières, il est également question du « déluge fasciste » (*faschistische Sintflut*). Benjamin opère donc un sauvetage de la tradition et il invite ses amis à y participer, quand il écrit par exemple à Scholem :

Möchtest Du, Gerhard/ für die Erinnerung deiner Jugend/ eine Kammer in dieser Arche finden [...].

Tout se passe donc comme s'il ne s'agissait pas seulement de sauver certains textes et leur esprit du déluge, mais aussi de permettre à d'autres d'y déposer leurs propres souvenirs de l'Allemagne et de les y conserver⁴⁴.

La position de commentateur dans laquelle il se place permet en outre à Benjamin de doter cette anthologie d'un message d'une autre teneur, plus personnelle et capitale pour la question de la temporalité : il s'agit de faire exprimer par le recueil quelque chose de la situation dans laquelle se trouve Benjamin en ce même moment. La lettre à Ernst Schoen qui évoque le resserrement temporel occasionné par la lecture seconde des correspondances allait déjà dans ce sens. Mais l'avant-propos à l'anthologie *Vom Weltbürger zum Großbürger* livre également une clef de lecture importante. Voici ce que Benjamin y écrit au sujet de la lecture des « vieux livres » :

Mit der alten Art, alte Bücher zu lesen nämlich um Bildungsstoff zu sammeln ist es unwiderruflich vorbei. Daß es eine neue Art gibt sie aufzuschlagen, haben wir im folgenden zu beweisen versucht.

42. Sur les dédicaces de Benjamin, et celles des *Deutsche Menschen* en particulier, voir Erdmut Wizisla, « Widmungen für die ersten Leser », in Hahn/ Wizisla, *Benjamins 'Deutsche Menschen'*, p. 43-67, ici surtout, p. 52-67.

43. Benjamin, *Deutsche Menschen*, p. 173

44. La dimension juive de l'arche bâtie par Benjamin pose la question du rapport qu'entretient ce recueil avec le judaïsme. Albrecht Schöne la comprend dans le sens d'un cadeau que le Juif allemand Benjamin fait ici à la culture allemande, dont il a été nourri. Lors du symposium organisé par Schöne et Mosès à Jérusalem en 1983, Schöne a offert aux collègues israéliens et aux étudiant-e-s présent-e-s la nouvelle édition des *Deutsche Menschen*, parue chez Suhrkamp, la même année. Cf. Schöne, « Diese nach jüdischem Vorbild erbaute Arche ».

Die Erfahrung, von der wir hier Zeugnis ablegen, wird jeder Leser mit seinen Lieblingsbüchern selbst gemacht haben: ohne daß das Ganze zerfiele, heben sich aus solchen Büchern Stellen heraus, deren unmittelbarer, persönlicher, politischer, sozialer Lebenswert sich von selbst einprägt. Wenn man näher zusieht, sind das weniger die schönen und erbaulichen als die *verwendbaren* Stellen, die Stellen, die uns unsere Meinungen und Erfahrungen bestätigen, klären oder in Frage ziehen⁴⁵.

Benjamin récuse ici une compréhension de la lecture qui irait dans le sens de l'acquisition de connaissances ou de culture, mais renvoie à une expérience bien plus quotidienne et simple, qui est celle d'une entrée en résonance des livres avec ce qui concerne immédiatement leur lecteur, avec sa vie propre. C'est une des raisons qui font que certains passages d'un livre se gravent de manière particulièrement pérenne dans notre mémoire. Benjamin qualifie ces passages d'utilisables, dans le sens où ils viennent s'intégrer à la réflexion de celui qui les lit, parce qu'ils recoupent ses opinions et ses expériences⁴⁶.

Cette grille de lecture éclaire certains des écrits choisis par Benjamin pour le recueil *Deutsche Menschen*, surtout pour ceux qui sont placés à la fin de ce recueil. Cela vaut particulièrement pour la lettre de Georg Büchner à Karl Gutzkow de février 1835, qui accompagne le manuscrit de *La mort de Danton*. Grâce au commentaire qui la précède, elle est placée sous le signe de l'exil. Benjamin cite dans son texte liminaire une lettre à Frédéric Guillaume III où Kleist évoque la perspective de l'exil et utilise les termes suivants :

Kleist an Friedrich Wilhelm III.: dass er « schon mehr als einmal dem traurigen Gedanken nahe gebracht worden », sich im Ausland ein Fortkommen suchen zu müssen⁴⁷.

Ce passage est révélateur parce que le rapport à la citation y est pour ainsi dire inversé. En effet, un passage original y est repris : « schon mehr als einmal dem traurigen Gedanken nahe gebracht worden » mais Benjamin ajoute le contenu de l'idée dont il est question : « sich im Ausland ein Fortkommen suchen zu müssen ». Le texte de Kleist donne la tonalité, par son évocation de la tristesse, mais le contenu factuel, le fait qu'il ait réfléchi à l'éventualité de s'expatrier, est transmis par la voix de Benjamin, qui renvoie donc, dans la manière de citer directement, à sa propre situation d'exilé à Paris⁴⁸. Cette dimension personnelle se retrouve dans une remarque que Benjamin fait un peu plus loin, dans le commentaire de la même lettre :

Es ist ein grelles Licht, das aus solchen Briefen auf die lange Prozession deutscher Dichter und Denker fällt, die an der Kette einer gemeinsamen Not geschmiedet, am Fuße dieses

45. Benjamin, « Vom Weltbürger zum Großbürger », p. 815-816.

46. Pour un auteur qui tout au long de son œuvre a été préoccupé par les textes, cette vision de la lecture contribue à expliquer comment la citation vient se substituer ou du moins se mettre au service de l'interprétation. Le lecteur devient alors le point nodal où se rencontrent et se répondent différentes expériences textuelles dont les liens sont mis au jour par l'interprétation.

47. Benjamin, *Deutsche Menschen*, p. 213.

48. Ce procédé renvoie à une des caractéristiques les plus souvent analysées et discutées dans la recherche sur *Deutsche Menschen*, à savoir les procédés qui visent à déguiser le texte lui-même ou ses intentions. On renverra notamment à l'article très éclairant de Günter Oesterle, « Erschriebene Gelassenheit » [note 28].

weimarischen Parnasses dahinschleppt, auf dem die Professoren gerade wieder einmal botanisieren gehen⁴⁹.

Ici Benjamin rappelle les poursuites dont les penseurs ont fait l'objet à la suite des décrets de Karlsbad de 1819, mais il est évident pour le lecteur, qui sait que Benjamin se cache derrière Detlef Holz, qu'il se considère comme un des membres de cette « procession » et qu'il dévoile ainsi qu'il partage le sort des penseurs contraints à choisir l'exil et forcés de ce fait à survivre et à poursuivre leurs travaux dans une extrême précarité. On a là un exemple de mise en écho d'époques distinctes et de rencontres de strates temporelles qui fait partie des traits originaux de l'anthologie et que l'on retrouve dans la conception de la collection selon Benjamin.

Dans le texte de 1931 intitulé « Ich packe meine Bibliothek aus », Benjamin explique le proverbe latin *habent sua fata libelli*⁵⁰ et la manière dont, selon lui, un collectionneur devrait le comprendre⁵¹. Ce passage aide lui aussi à mieux comprendre cette anthologie, dans laquelle on peut déceler une des formes possibles qu'une collection peut prendre :

Und in seinem [des Sammlers] Sinn ist das wichtigste Schicksal jedes Exemplars der Zusammenstoß mit ihm selber, mit seiner eigenen Sammlung⁵².

La collection, pour reprendre cette autre façon de nommer l'anthologie, procède d'une double rencontre : elle fait d'une part se rencontrer des objets (ici des lettres) par-delà la distance temporelle ou personnelle qui les sépare et recrée ainsi un sens nouveau, qui était étranger à chacun des objets pris individuellement. D'autre part, le destin des « exemplaires » les fait se rencontrer avec le collectionneur. Cette double rencontre crée une continuité entre les livres et les êtres, dont on peut observer la réalisation concrète dans les faisceaux de liens que tissent les *Deutsche Menschen*. Un peu plus loin, Benjamin définit ainsi la pulsion du collectionneur :

Die alte Welt erneuern – das ist der tiefste Trieb im Wunsch des Sammlers, Neues zu erwerben [...] ⁵³.

Cet aphorisme peut être compris comme un résumé d'un des aspects centraux du projet de *Deutsche Menschen*, à savoir le sauvetage de la tradition, non plus seulement par la collection, mais par l'anthologie.

49. Benjamin, *Deutsche Menschen*, p. 213.

50. Les livres ont leur propre destin.

51. Benjamin, « Ich packe meine Bibliothek aus » [note 7], p. 388 : « Jede Leidenschaft grenzt ja ans Chaos, die sammlerische aber an das der Erinnerungen. »

52. *Ibid.*, p.389.

53. *Ibid.*, p. 390.

Remarques conclusives

Deutsche Menschen, par le truchement de la conception particulière de la temporalité qu'ils révèlent, donnent à voir la tension entre individu et collectivité que crée la lecture seconde, *a posteriori*, telle que l'envisage Benjamin. En effet, tandis que la lettre dans son usage premier est bien souvent placée sous le régime de l'intime et de la subjectivité – même si ces catégories peuvent relever de la mise en scène –, la lecture seconde, elle, fait entrer la lettre dans le domaine public, celui de la postérité, ce qui génère une conception tout à fait différente, sans que celle-ci vienne totalement annuler la première. De cette tension émerge une relation dialectique entre sphère privée et sphère publique, entre histoire individuelle et histoire collective, qui fait tout l'intérêt des réflexions benjaminienes.

L'écriture de Benjamin se dérobe à toute interprétation unique et englobante et c'est pour cette raison que nous avons essayé de soumettre *Deutsche Menschen* à différents éclairages. Cependant, d'autres aspects primordiaux, qui résultent du choix des textes que Benjamin réunit dans cette anthologie, n'ont pas pu être abordés ici. Il s'agit notamment de la question du Romantisme et des Lumières, de l'esthétique du fragment et du rapport à la totalité, qui trouvent une résonance dans le choix que fait Benjamin de travailler avec des textes courts, ce qui vaut aussi bien pour les lettres que pour les commentaires.

L'anthologie *Deutsche Menschen* n'a suscité que tardivement l'intérêt du public français, puisque ce n'est qu'en 1979 qu'elle a fait l'objet d'une traduction par Georges-Arthur Goldschmidt, sous le titre *Allemands. Une série de lettres*⁵⁴. À cette époque, une bonne partie des œuvres les plus importantes de Benjamin, du moins les plus connues, avaient déjà été traduites en français⁵⁵. On ne s'étonnera pas, compte tenu du caractère inhabituel et à première vue marginal de ce texte, que les traducteurs ne l'aient pas pris en compte dans un premier temps. Néanmoins, il est tout à fait significatif que Georges-Arthur Goldschmidt se soit chargé de cette tâche puisqu'il fut lui-même obligé de quitter l'Allemagne en 1938 et arriva en France par l'Italie puis la Suisse. L'identité et l'histoire personnelle de ce traducteur contribuent à inscrire ce texte dans la mémoire de l'exil et, d'une certaine manière, Goldschmidt se range ainsi dans la suite des auteurs dont les destinées sont recueillies dans *Deutsche Menschen*.

54. Walter Benjamin, *Allemands. Une série de lettres*, Préface de Theodor W. Adorno, traduit par Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Hachette littérature, 1979. Cette traduction a fait l'objet d'une réédition en 2012 aux Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances. 1979 est aussi l'année de la parution en français d'une édition de la correspondance de Benjamin.

55. On renverra notamment au rôle pionnier joué par Maurice Gandillac pour la découverte et la reconnaissance des œuvres de Benjamin en France et en particulier au premier volume paru en 1959 : Walter Benjamin, *Œuvres choisies*, traduit de l'allemand par Maurice Gandillac, Paris, Julliard, 1959.

